

H W A N G S O K - Y O N G

LE VIEUX JARDIN

*Roman traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot
et présenté par Jeong Eun-Jin*

ZULMA

18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Oraedoen chôngwôn

Le Vieux Jardin a été traduit avec le concours
de l'Institut coréen de la traduction littéraire, Séoul.

© Hwang Sok-yong.
© Zulma, 2005, pour la traduction française ;
2019, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Vieux Jardin*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

*Comment enregistrer cette petite rose ?
Soudain un rouge sombre, et jaune, et proche ?
Nous n'étions pas venus pour lui rendre visite,
Mais à notre arrivée elle était là.*

*Avant qu'elle soit là, on ne l'attendait pas.
Une fois là, on n'en crut pas ses yeux.
Bien qu'absente au départ, elle est à l'arrivée.
Au fait, n'en est-il pas toujours ainsi ?*

BERTOLT BRECHT ¹

Un bruit de pas au loin.

Des talons martelaient le sol en ciment sur un rythme martial.

Le gardien-chef faisait sa dernière ronde.

— Rien à signaler ! lançaient les gardiens.

Il lui fallait franchir deux grilles pour arriver jusqu'à moi. J'ai émergé de la couette qui me couvrait jusqu'aux épaules et je me suis redressé. Une fois assis, l'air froid de l'aube m'a transpercé le dos. J'ai enlevé les chaussons que je mettais pour dormir au-dessus des épaisses chaussettes de laine, ainsi que le bonnet que j'avais confectionné avec une chaussette. J'ai endossé ma défroque de prisonnier sur laquelle étaient inscrits le numéro de mon bâtiment, celui de ma cellule et mon matricule. Mille quatre cent quarante-quatre, c'était depuis longtemps mon nom. J'avais presque oublié le vrai. On me l'avait attribué quand, ce numéro ? À l'appel, à la distribution du courrier, au travail, quand j'avais une visite ou encore quand j'étais puni, c'était toujours à travers ce numéro, précédé ou suivi d'une insulte, qu'on voulait bien me concéder que j'existais.

Debout sur la table basse, j'ai abaissé le carton qui masquait, en violation du règlement, le tube fluorescent allumé jour et nuit. Le détenu devait pouvoir être observé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le

jour n'en finissait jamais. Un jour d'où le soleil était absent. J'avais déchiré un emballage en carton qui contenait des sachets de *ramyôn*, collé du papier à lettre dessus et fixé le tout avec du Scotch sur le support en plastique du tube. Avec une baguette cassée que j'avais adaptée sur la partie supérieure du support, je pouvais remonter et abaisser cet écran en carton. Bien sûr, au moment des contrôles, je devais démonter tout le système. Les quelques objets qu'il y avait dans cette cellule, c'était moi ou mes compagnons qui les avions fabriqués petit à petit.

J'ai plié la couette et je l'ai rangée avec les couvertures en laine à l'emplacement où je mettais les pieds quand je dormais. Plié en trois, le matelas en mousse me servait de coussin. Aujourd'hui, je ne prendrais pas de douche froide. La veille au soir, j'avais fait un tri et rangé dans mes deux troussees de toilette ce que je voulais garder.

Je me suis levé. Je me suis étiré et comme d'habitude, j'ai écarté les bras à l'horizontale pour pousser sur les deux murs, les mains bien à plat. Ils étaient couverts d'une couche blanche de givre. Il en allait de même pour le plafond, sauf à l'endroit où ma respiration nocturne avait formé des gouttelettes. La cellule était de deux emfans plus large que l'étroit matelas et d'un pas plus longue, d'un pas qui amenait à la porte des toilettes. Devant cette porte, il y avait un seau d'eau ; sur le mur, trois étagères en plastique où l'on rangeait ses bricoles et la vaisselle.

Une mince couche de glace recouvrait l'eau du seau dont j'ai versé trois bols dans la cuvette. Je me suis lavé les joues, le menton et la nuque. Ils étaient bien nets : la veille au soir, j'avais fait une grande toilette, je m'étais même fait raser et couper les cheveux. On

m'avait donné un seau d'eau chaude et l'autorisation d'utiliser les lavabos. Je m'étais lavé en mélangeant eaux chaude et froide.

Le chef-coiffeur des prisonniers était un homme à l'automne de sa vie. Un dur qui tirait ses quinze ans, mais comme on disait ici, au bout de dix ans, il n'y avait plus que des agneaux. D'après un de ses collègues, il avait attaqué un train, mais la règle tacite était de ne pas poser de questions sur les motifs des condamnations et je n'en savais pas plus. Cela faisait treize ans qu'il était ici ; il avait même eu récemment une autorisation de sortie. Le respect dû aux anciens voulait que ce soit toujours lui qui me coiffe. Il était très doué ; il avait même reçu une médaille d'or dans un concours de formation professionnelle des prisonniers. Il s'est abstenu de me demander comme d'habitude quelle coupe je voulais. Tout le monde pouvait voir que j'étais un prisonnier politique ; les politiques n'avaient pas le crâne rasé. Pour être distingués des autres prisonniers.

— Je vais juste rafraîchir un peu.

Il a entrepris de raccourcir avec précaution mes cheveux autour des oreilles, en maniant délicatement les ciseaux. Aussitôt assis sur la chaise, j'ai fermé les yeux sans rien dire, mais il s'est penché vers moi pour me demander à voix basse :

— C'est pour demain, hein ?

— Il paraît.

Après m'avoir rasé, le chef a pris une lotion parfumée qu'il s'était procurée on ne sait où et m'en a largement enduit le menton et les joues. Puis, comme on le fait dehors, il a tamponné doucement ma nuque et le contour de mes oreilles.

— Voilà.

— Merci.

J'allais me lever quand le chef-coiffeur a posé les mains sur mes épaules et a chuchoté de nouveau :

— Monsieur O, pourrais-je dire une petite prière ?

Je n'ai pas compris tout de suite. Je n'étais pas un croyant « pro-bou-ca » et je n'avais jamais prié. Un croyant « pro-bou-ca », c'est-à-dire un de ces détenus à religion et Église variables qui assistaient aux réunions organisées dans le cadre de la réhabilitation par les protestants, les bouddhistes et les catholiques qui venaient à tour de rôle dans la prison et apportaient des victuailles. Un instant, j'ai songé à notre si longue solitude. Il est sorti sur l'aile de mon souvenir. Parce que sa prière est restée dans ma mémoire.

— Vous voulez bien ? m'a-t-il demandé, en pressant mes deux mains dans les siennes. Seigneur ! Il y a ici un frère qui retourne dans le monde après dix-huit ans de prison. Je prie pour qu'il ensevelisse dans son cœur tout ce qui s'est passé ici, pour que Tu veilles sur lui comme Tu l'as fait jusqu'à présent et pour que son avenir soit rempli d'espoir et de joie. Qu'il mène désormais une vie heureuse et humble, pleine de gratitude pour tous les petits riens de l'existence. Qu'il ne nous oublie pas, nous qui restons ici. Au nom de Jésus. Amen.

J'ai pris le dictionnaire de caractères chinois, je l'ai ouvert à la page marquée. Il y avait là un miroir large comme la paume, mon bien secret. Il était interdit de garder des morceaux de verre ou de fer ou une corde dans une cellule individuelle : ils avaient peur qu'on se suicide. Le miroir, je l'avais reçu en troc d'un camarade de cellule de la maison de détention provisoire. Je ne me rappelle plus ce que je lui avais donné en échange, des nouilles instantanées ou de la brioche.

Les gros livres me servaient à dissimuler mes trésors tels que ce miroir. Dans la Bible, il y avait un couteau de la taille d'un doigt, que j'avais fabriqué avec le couvercle d'une boîte de conserve en affûtant le métal sur le mur en ciment des toilettes. Je m'en servais pour éplucher les fruits et pour couper le *kimchi*. Dans une pochette en papier accrochée au mur, je gardais des enveloppes. Dans celle du fond, il y avait un peigne.

J'ai levé la tête vers le tube fluorescent et je me suis regardé dans le miroir. J'ai vu un quinquagénaire à l'air triste. Les cheveux grisonnaient du bas des oreilles vers le sommet du crâne, la commissure de la bouche était flétrie, de petites rides cernaient les yeux, marquant la glabelle. Et au-delà de la pénombre sur laquelle se détachait ce visage dans le miroir, qu'y avait-il ? Le monde extérieur existait-il vraiment ? Je me suis peigné. Mes cheveux anémiés ressemblaient à des fils déteints. La lumière du tube les faisait paraître plus décolorés encore.

Des bruits qui m'ont donné la chair de poule – la grille qui s'ouvrait, le verrou qu'on tirait, des pas dans le couloir à l'étage du dessous. J'ai rapidement rangé les livres, le miroir et le peigne et je me suis sagement assis sur le matelas-coussin.

On a ouvert une autre grille, au premier étage, celui des cellules spéciales. Claquement du verrou tiré, grille qui heurte le montant métallique. J'ai entendu un gardien faire son rapport. Les pas du gardien-chef, à présent étouffés. Il devait marcher sur le tapis du couloir qui longeait les cellules. Il s'est rapproché sans bruit de la mienne. Son visage derrière la lucarne. Je le distinguais vaguement à travers le plastique qui couvrait le trou.

— Mille quatre cent quarante-quatre. Vous sortez

aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui.

La visière de sa casquette s'est penchée un instant. Puis il a dit, laconique :

— Quatre heures passées... on peut y aller.

La porte s'est ouverte avec ce bruit métallique qui se répercutait et que j'entendais tous les matins à l'heure de la promenade. L'impression que l'espace du couloir s'engouffrait dans ma petite cellule.

— Sortez avec vos affaires.

— Pardon ?

J'étais un peu perdu.

— Vous rentrez chez vous.

— Chez moi ? Ah, oui...

J'ai pris les deux troussees que j'avais posées près du chevet de ma couche. Puis sur l'étagère au-dessus de la porte les caoutchoucs blancs que j'avais nettoyés. Je les ai posés sur le sol du couloir devant la porte, je les ai chaussés. J'étais hors de la cellule. C'était l'avant-dernière du couloir où, toutes les deux cellules, il y avait un prisonnier politique. Je savais qu'ils ne dormaient pas et qu'ils guettaient. J'allais avancer, quand le gardien-chef a dit derrière mon dos :

— Par là.

Avant de me retourner, j'ai crié sans même y penser :

— O Hyônu sort aujourd'hui. Je vous souhaite à tous une bonne santé !

À peine avais-je parlé que le couloir s'est rempli d'échos.

— Au revoir, monsieur O.

— Ça a été dur, monsieur O.

— Au revoir, O. Donnez-nous de vos nouvelles.

— Soyez heureux.

— Il fallait s'y attendre ! Allez ! On se dépêche !

Agacé, le gardien-chef m'a poussé à l'épaule en faisant claquer sa langue. Je me suis retourné vers l'escalier. Le gardien m'a serré la main.

— Prenez soin de vous, monsieur O, et ne revenez pas.

— Merci pour tout.

J'ai fait demi-tour et je suis sorti du couloir comme d'un temps révolu. Le gardien-chef et moi n'avons rien dit jusqu'à la grille. La grille qui s'est refermée derrière nous. Il y en avait une autre au bout du couloir. Un jeune gardien l'a ouverte et l'a refermée en faisant le salut : « Loyauté ! » J'avais dû emprunter ce couloir plusieurs milliers de fois pour me rendre à l'infirmerie, au service de sécurité, au parloir ou au bureau du directeur. À chaque nouveau pas ce parcours s'effaçait derrière moi.

Nous avons franchi une troisième grille pour arriver au bâtiment principal. Nous étions dehors, le bâtiment en face de nous. C'était sans doute la cour où l'on apercevait les gardiens en réunion du matin. J'ai regardé le ciel qui était encore sombre. Quelque chose de froid tombait. La neige. Un grésil, fin et léger. Je marchais comme d'habitude, un pas devant le gardien. Comme un animal domestique bien dressé, j'ai monté l'escalier du bâtiment principal et tourné à droite.

Quand nous sommes entrés dans le bureau du service de sécurité, l'air chaud m'a saisi. De l'eau bouillonnait dans une bouilloire posée sur un poêle à mazout. Le sous-chef du bureau qui somnolait dans le fauteuil s'est lentement redressé en ôtant les pieds de la chaise posée en face de lui.

— Ah... le mille quatre cent... Monsieur O Hyônu sort aujourd'hui ? a-t-il dit après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

Il a tendu la main vers la chaise où il avait mis ses pieds.

— Asseyez-vous là.

Je me suis avancé vers lui, assis près du poêle, et je l'ai salué d'un air un peu gauche.

— Oui, asseyez-vous. Vous avez vu monsieur le directeur hier, n'est-ce pas ?

— Oui...

— En fait, vous êtes libre depuis minuit. On vous a fait rester un peu plus longtemps pour attendre votre famille et la reprise des transports. Et pour la restitution de ses affaires personnelles ? a-t-il demandé au gardien-chef debout derrière moi.

— Son neveu a apporté des vêtements hier. Son argent et ses affaires personnelles ont été retirés du dépôt.

— Son neveu ? Il a dû dormir dans un hôtel près d'ici.

— C'est ça. Il a téléphoné hier soir pour dire qu'il serait devant le portail à cinq heures.

Mon cœur s'est mis à battre plus fort lorsque j'ai appris que mon neveu était là. Plusieurs années avaient séparé ses visites ; la dernière, c'était sans doute il y a deux ans, quand il était venu avec ma sœur aînée avant de partir au service militaire. Quand j'étais arrivé ici, il avait cinq ans. J'avais pris conscience du temps qui s'écoulait, en le voyant grandir. En prison, les saisons sont comme les couches concentriques d'un arbre ; ce sont de minuscules événements qui les gravent dans la mémoire. Je me souvenais ainsi du jour d'hiver où le chat noir à qui je donnais à manger était mort, du jour d'automne où le vieux Yang, l'octogénaire, avait pleuré toute la nuit parce qu'il ne voulait pas sortir, ou encore du jour où « Sans-dents »,

qui travaillait comme chauffeur dans la salle des chaudières, était mort asphyxié pendant son sommeil, une semaine avant sa libération.

— Voilà, venez par ici.

Le gardien-chef m'a appelé après avoir posé sur le bureau un coffre et une enveloppe. Je me suis empressé de répondre à cet appel car la chaleur du poêle m'étouffait presque. Quand le gardien-chef a ouvert le coffre, j'ai tout de suite vu une paire de chaussures en cuir noir. Ces chaussures à bout pointu sans lacets brillaient dans la lumière ; elles ressemblaient plus à de précieux produits artisanaux qu'à des objets faits pour les pieds. Il y avait aussi une chemise en laine et un blouson qui avaient l'air bien chauds et même une ceinture en cuir comme je n'en avais pas vue depuis des années. Et puis des sous-vêtements et des chaussettes.

— Changez-vous.

J'ai commencé à ôter ma tenue de prisonnier comme on s'enlève une croûte. D'abord le haut, rembourré avec du coton, un sujet de plaisanterie parce qu'il ressemblait aux vestes des soldats de l'armée chinoise ; ensuite le pantalon, maintenu par un nœud de ficelle sur le devant en guise de ceinture. Puis j'ai quitté le sous-vêtement molletonné, déformé au niveau des genoux. Je me suis retrouvé en maillot de corps et en slip, mais je n'avais pas froid. Au contraire, ma transpiration me donnait une sensation de fraîcheur.

— Pas la peine de vous presser. Vous avez tout le temps, a dit le gardien-chef.

Mais j'avais déjà plié et empilé mes vêtements à mes pieds, comme pour les visites médicales. Je me suis attaqué aux habits neufs en commençant par les

sous-vêtements. J'ai mis la chemise et le pantalon, j'ai ajusté la ceinture et j'ai fait une pause. Puis j'ai regardé les plis impeccables du pantalon sous lequel les chaussures qui me faisaient de petits pieds semblaient disparaître. Enfin, j'ai endossé le blouson, ample et chaud. Les vêtements que j'avais enlevés avaient l'air de guenilles et avec les caoutchoucs posés dessus, on aurait dit les effets d'un mort.

— Ils vous vont bien, monsieur O.

— Ha ha ! C'est vrai, on dirait notre directeur, ont lancé le gardien-chef et le sous-chef du bureau.

Sans un mot, j'ai mis les deux troussees dans le coffre. Le chef a sorti de l'argent de l'enveloppe.

— Tenez, votre argent, le reçu... Ça, ça doit être vos objets personnels.

J'ai plié les billets en deux pour les mettre dans la poche intérieure du blouson.

— Comptez-les. Sinon après, vous allez dire qu'il en manque.

— C'est bon.

Le gardien-chef a vidé le contenu de l'enveloppe dans un panier en plastique. Une bague en or avec des poinçons qui dessinaient une feuille, les lettres de ma sœur aînée, la photo de ma mère, un portefeuille tout déformé d'un marron déteint. À l'intérieur, une carte d'identité à la photo jaunie. Je suis jeune, j'ai les cheveux longs et les yeux écarquillés. L'adresse évoque une maison pleine de forsythias, au pied du mont Pukhan. J'allais ouvrir le rabat du portefeuille. J'ai essayé de contrôler ma respiration, mais mon cœur s'est mis à battre plus fort. Je savais très bien ce qu'il y avait dedans. Une petite photo d'identité ainsi qu'un talisman avec un dessin du Bouddha de la Miséricorde que ma mère m'avait donné lorsque j'avais

quitté la maison. J'ai tiré le bouton-pression. Il y avait en effet une photo et un talisman enveloppé dans de la soie rouge. J'ai refermé la pochette en appuyant sur le bouton. Je ne voulais penser à rien ici. J'ai rangé le portefeuille dans l'autre poche intérieure du blouson. Mais lorsque j'ai mis la bague, ont ressurgi son doigt tendu, sa voix et ses mollets blancs au-dessus des caoutchoucs à bout pointu. « Regarde ! Le pourpier a une fleur », dit cette voix qui se casse un peu. Puis elle pose son doigt sur ses lèvres. « Chut ! Tu vois là-bas ? Il y a une huppe sous le pommier. » À ce moment le téléphone a sonné.

— Oui, allô ? L'accueil ? Entendu.

Le gardien-chef a reposé le récepteur et annoncé au sous-chef du bureau :

— Sa famille attend à l'accueil.

— Monsieur O Hyônu, venez voir un peu par ici.

Le sous-chef m'a donné une feuille.

— Voici l'ordre d'élargissement. N'oubliez pas que vous faites l'objet d'une surveillance particulière ; une fois arrivé chez vous, il faut que vous vous présentiez au commissariat dans les huit jours qui suivent. Compris ?

Il s'est levé et cette fois-ci il m'a tendu la main.

— Mes félicitations. J'espère que vous allez vous conduire comme un bon citoyen.

Il m'a fait un salut et moi je lui ai fait une courbette. Je suis sorti du bâtiment principal en compagnie du gardien-chef. Le grésil tombait toujours. Le chef a marmonné en jetant un coup d'œil vers le ciel :

— Vous avez un long chemin à faire, j'espère que la route sera praticable.

Nous sommes sortis par une petite porte qui flanquait le grand portail et nous sommes avancés en

direction d'une haie et de la guérite où se tenait une sentinelle armée. Plus loin, une voiture stationnait phares allumés sur un terrain dégagé. Arrivé devant la guérite, le gardien-chef s'est arrêté et m'a dit :

— Voilà, à partir d'ici, c'est le monde. Bonne chance.

— Au... revoir.

C'est ainsi que nous nous sommes séparés, lui dedans et moi dehors. En changeant de main pour porter le bagage, je suis entré dans le monde.

Quelqu'un, mon neveu sans doute, a ouvert la portière, est sorti de la voiture et s'est approché de moi d'un pas rapide.

— Oncle...

Il m'a d'abord serré très fort contre lui.

— Ça a été dur pour vous.

— Bah... pas tant que ça.

D'un sac plastique, il a sorti du tofu qu'il m'a mis sous le nez.

— Il faut que vous mangiez ça. Maman me l'a bien recommandé.

— Du tofu... Tout ça, c'est de la superstition².

— Elle a dit que vous deviez faire comme tout le monde à présent.

Je savais que cela partait d'un bon sentiment chez ma sœur. J'ai eu du mal à avaler le tofu, froid et insipide. Mon neveu m'a ouvert la portière arrière.

— Mettez-vous derrière. Comme ça, vous pourrez faire un somme.

J'ai regardé l'intérieur de la voiture comme si je visitais une maison de luxe et je me suis senti fier de mon neveu. La voiture a démarré, quitté la chaussée qui longeait la prison et s'est aussitôt trouvée sur une

route nationale. Des voitures y processionnaient déjà tous feux allumés. Tant de voitures ! Le neveu a exhibé un objet qui ressemblait à un transistor ; il s'est mis à parler dedans.

— Maman ? Oui, il vient de sortir. On est en route. Mais oui, il va bien. Oui, oui, je te le passe.

Il m'a tendu l'objet. Mal à l'aise, j'ai agité les mains pour signifier mon refus :

— Mais c'est quoi, ce truc ?

— C'est un téléphone portable. Ne vous inquiétez pas, ça marche exactement comme un téléphone.

J'ai pris la chose et l'approchant de mon oreille, j'ai bredouillé :

— A... allô ?

— C'est toi, Hyônu ? Mon pauvre... Cela fait combien de temps ? Je n'arrive pas à y croire. Tu es vraiment libre ?

— Oui, je suis dans la voiture.

Les sanglots ont empêché ma sœur de poursuivre.

— Ah, oui. Tu me raconteras tout ça tout à l'heure. Viens vite.

— C'est ça. À tout à l'heure, ai-je dit sur un ton neutre.

Mon neveu a allumé la radio, une musique légère a succédé à l'annonce faite par une joyeuse voix de jeune femme. Je n'avais pas encore récupéré le sens de l'espace et à force de regarder dehors, je me suis senti fatigué.

— À partir de là, il faut compter, disons... trois heures. La route est mauvaise aujourd'hui.

Le grésil crépitait contre la vitre de la portière, fondait et coulait pour former une mince couche sur le bord inférieur. Quand la voiture est arrivée sur l'autoroute, mes oreilles se sont bouchées et le bruit a

semblé s'éloigner. On aurait dit que j'étais tout seul sur une grande montagne et que j'entendais au loin le bourdonnement d'une ville. C'était sans doute un réflexe de défense né d'une longue vie de solitude. Le paysage défilait, mais je n'éprouvais même pas de sensation de vitesse. J'ai sombré dans un profond sommeil.

— Oncle, réveillez-vous.

La voiture était arrêtée. J'ai regardé autour de moi.

— C'est une aire de repos. On va faire une petite pause.

Tout en prenant garde à ne pas m'éloigner de mon neveu, je suis entré dans un relais plein de gens qui s'étaient mis en route dès l'aube.

— Je peux aller aux toilettes ?

Mon neveu s'est tourné vers moi avec un sourire déconcerté :

— Mais bien sûr ! Vous faites ce que vous voulez maintenant.

Je n'avais toujours pas le courage d'affronter seul cet immense espace. Je me suis laissé remorquer par mon neveu qui me tenait par la main. Une fois soulagé, j'ai touché le robinet et la panique m'est tombée dessus car je n'avais jamais eu affaire à ce genre d'engin. Je ne savais pas quoi faire avec ce truc qui ressemblait à un crochet et ce n'est que quand mon neveu l'a soulevé pour ouvrir et tourné pour ajuster la température de l'eau que j'ai compris le mécanisme. Ce qui a achevé de me troubler, c'est qu'il n'y avait ni serviette ni papier, mais un appareil qui séchait les mains en envoyant de l'air chaud quand on appuyait sur je ne sais trop quoi. Une heure et demie plus tôt, en quittant la prison, je n'éprouvais pas d'appréhension. Mais en sortant des toilettes, épiderme de ce

monde, je me suis senti impuissant, je ne savais pas quoi faire de mes mains ni de mes pieds. Mon neveu l'a sans doute compris :

— Restez assis ici un instant. Vous n'avez pas faim ?

— Non, de toute façon, je ne déjeunais pas le matin quand j'étais là-bas.

— Maman est aux fourneaux depuis plusieurs jours. Vous prendrez un repas à la maison. Mais vous ne voulez pas boire quelque chose ?

J'ai regardé autour de moi les gens qui mangeaient et qui buvaient.

— Ça !

— Quoi ? Le hot-dog ou le bâtonnet de poisson ?

— Non, la glace.

J'avais vu une jeune femme passer un petit bout de langue sur un tortillon de glace en forme de cône. Mon neveu est revenu avec une tasse de café et une glace.

— Ça doit faire un bout de temps que vous n'en avez pas mangé, pas vrai ?

— Je dirais onze ans...

— À quelle occasion ?

— Une autorisation de sortie. Le gardien m'en avait acheté une.

J'ai pris la glace dont j'ai léché le sommet, comme la jeune femme, avec l'extrémité de la langue. Pendant qu'elle fondait dans ma bouche, une image m'est venue : un rideau de popeline à petites fleurs flotte à la fenêtre ouverte par où pénètre le parfum d'acacia et tout près, une abeille bourdonne. M'est aussi revenue la saveur des bonbons américains à la gelée de fruits que ma mère déposait à mon chevet avant de partir au travail, quand nous étions réfugiés, après le déclenchement de la guerre. Des bonbons rouges, jaunes,

bleus, violets, verts aux arômes exotiques, tous différents. Surtout des noirs. Quelle plante utilisaient-ils pour ce parfum-là ? Bien sûr, je savais que désormais, tout en ce bas monde passait par là-bas, mais tout ça me manquait...

Le jour se levait. Le ciel était incertain, il ne neigeait plus. Les réverbères de l'autoroute étaient maintenant éteints. Seuls brillaient encore les feux des voitures, tels des yeux d'animaux. Je reconnaissais à présent le paysage des environs de Séoul. Au fur et à mesure que l'aube dissipait la pénombre, mes sens commençaient à s'habituer à la réalité des choses. Alors, j'ai sorti le portefeuille de mon blouson.

J'ai hésité un instant, caressant le cuir du bout des doigts comme si je lisais du braille. À l'époque, ma mère vivait encore. Son inquiétude et ses larmes devaient imprégner ce talisman. J'aurais dû refuser de le prendre en disant que ça n'était pas une chose pour un esprit scientifique, mais une mère n'est pas un être logique. Je pouvais à présent m'en débarrasser. J'ai pris le talisman, je l'ai trituré entre le pouce et l'index, mais je l'ai remis dans le portefeuille. Je savais bien qu'il y avait aussi une photo d'identité. Que j'ai tirée à la lumière.

Sur la photo, elle ne souriait pas. Enfermé comme moi pendant près de vingt ans, le tirage avait jauni. Mais on distinguait encore nettement les cheveux qui encadraient le visage, raides sauf à leur extrémité qui ondulait un peu. Le front bombé, les yeux en amande aux paupières légèrement plissées, les pommettes, les lèvres serrées qui ajoutaient une nuance têtue à son air intelligent et réfléchi... tout était là. J'ai murmuré sans m'en rendre compte : ça fait longtemps. Une dizaine d'années auparavant, elle m'avait écrit

quelques lettres, mais j'avais été transféré dans une autre prison et dès lors, plus rien. Même ces lettres-là avaient disparu. Seule la famille en ligne directe était autorisée à venir me voir ou à m'écrire. Par ailleurs, il fallait rendre les lettres, une fois lues. Cette photo, je l'avais sur moi quand j'avais été arrêté, c'est pourquoi elle avait été sauvegardée au nombre de mes objets personnels. Je savais où elle était, car il m'arrivait d'aller au dépôt lors d'un changement de saison pour rendre les couvertures ou pour prendre des vêtements d'hiver. Il y avait là des casiers en aluminium, chacun avec une étiquette indiquant le matricule d'un prisonnier et contenant ses affaires où flottaient des traces de sa vie et l'odeur de son corps. Une paire de chaussures aux talons usés sur le côté était maculée de la terre du quartier et des rues où leur propriétaire avait marché. Ou alors une veste décolorée avec une tache de *makkôlli*, un étui à lunettes, des vêtements d'été élimés et chiffonnés, des sandales en filet très mode, des chaussures de marche bien chaudes ou encore toutes sortes de chapeaux. Une bague, un collier, une montre étaient liés par une ficelle comme les reliques d'un mort.

J'avais pu garder un moment la copie que j'avais faite d'une de ses lettres, mais elle aussi avait disparu au moment du transfert. Je la savais encore par cœur. Elle se terminait ainsi : « Tu es toujours à Kalmoe. Nous sommes toujours là-bas. »

Peut-être inversais-je l'ordre des phrases. J'ai remis la photo d'identité dans le portefeuille avec le talisman et je l'ai refermé.

— Oncle, on est à Séoul.

Les voitures avançaient, s'arrêtaient. Le péage probablement. Je me souvenais de cet endroit car j'allais

en autocar dans le Sud pour le compte de l'organisation. La route semblait plus large qu'avant, mais à partir de là les véhicules se traînaient.

Ce n'est qu'après la voie Olympique que la voiture a repris de la vitesse, roulant en sens inverse de celui qu'empruntaient la plupart des gens qui allaient au travail. Je voyais l'île Yôûido. Une petite forêt d'immeubles se dressait maintenant de l'autre côté du fleuve. Le trou d'eau du rocher Fantôme où j'allais nager quand j'étais petit avait disparu, tout comme le rocher. J'étais encore dehors quand le mont Yangmal avait été dynamité. Je ne voyais plus les champs de roseaux et d'arachides où je m'amusais à arracher de jeunes pousses. Au retour de la pêche, mon frère cadet et moi, nous nous asseyions au bord du chemin qui longeait la berge pour regarder le mont Samgak qui se détachait sur fond de crépuscule. Nous observions longuement la montagne qui virait progressivement au mauve et devant elle, les monts Inwang et Pugak qui s'enfonçaient dans l'obscurité. Je restais là, assis sur un pipe-line américain près de la berge, jusqu'à ce que mon frère se plaigne d'avoir faim. Parfois des avions à hélice venus de l'aéroport de l'île Yôûido traversaient le couchant, pareils à des jouets étincelants.

Ma sœur habitait la banlieue, dans un appartement situé en bordure d'une ville nouvelle. En regardant les immeubles de vingt étages, je me suis senti pris de vertige. Oppressé par la présence de ces géants, j'ai collé aux talons de mon neveu. L'ascenseur nous a déposés au quatorzième étage, nous avons sonné, ma sœur est sortie précipitamment, suivie de son mari. Elle a lancé ses bras autour de mon cou et éclaté en sanglots.

— Toi ici, chez moi ! Je n'y croyais plus !

La dernière fois que je l'avais vue remontait tout juste à un an. Après le décès de ma mère, c'était elle qui était venue à la visite une ou deux fois par an. Elle et son mari enseignaient à l'université et il leur était probablement difficile de se rendre en province en dehors des périodes de vacances. Dans l'appartement m'attendaient aussi ma tante maternelle et mes cousins. Je n'avais pas encore repris tous mes esprits. Je les ai salués distraitemment en souriant, mais je ne comprenais pas bien ce qu'ils disaient. Mon beau-frère s'en est sans doute aperçu, car il m'a dit :

— Fatigué ? Repose-toi un peu.

— Mais tu ne veux pas manger d'abord ? a demandé ma grande sœur.

C'est mon neveu qui lui a répondu :

— Il dit que là-bas, il ne mangeait pas le matin.

— Ah bon ? Alors va dormir un peu.

— Mais oui, tu n'as pas dû beaucoup dormir la nuit dernière. Va te reposer.

Mon beau-frère m'a poussé dans le dos et ma sœur m'a conduit dans la chambre de son fils pour que je m'allonge. Elle a fermé les rideaux, est sortie sans faire de bruit et a refermé la porte derrière elle. La chambre était si grande par rapport à ma cellule que l'espace à côté du lit m'a effrayé. Je me suis tourné vers le mur. Ce n'était pas du ciment, mais du papier peint. Le mur était ce qui m'était le plus familier. J'y voyais des images. Je me rappelais les taches qui couvraient les parois de ma cellule spéciale. Il y en avait aussi sur le plafond. En regardant ces taches, j'évoquais mon enfance quand, allongé dans l'herbe au bord de l'eau, j'observais les nuages d'été qui défilaient, se dispersaient pour se regrouper, m'inspirant des histoires.

Je faisais parfois des rêves érotiques. Je voyais des

femmes que je ne connaissais pas. J'ouvrais légèrement les yeux et dans le clair de lune, une femme au corps longiligne et humide comme un poisson me regardait. D'où venait-elle ? Je voulais sortir de là, de ce lieu sinistre, j'errais à travers un labyrinthe de couloirs déserts pour me retrouver toujours à un endroit qui ressemblait au couloir de l'étage inférieur de la prison. À côté de l'escalier, je voyais une épicerie comme il y en a aux terminus des bus et de jeunes adolescentes qui jacassaient et mangeaient je ne savais quoi. Je m'approchais, mais elles ne me regardaient pas. L'épicière, une femme dans la quarantaine, m'observait du fond du magasin, mais son visage restait dans l'ombre. Quand je lui demandais où était la sortie, elle éclatait d'un rire qui roulait en écho tout au long du couloir :

— Tu ne veux pas rester encore un peu avec nous ? Pourquoi veux-tu déjà sortir ?

Cette femme sans visage était sûrement la patronne de l'endroit. Je ne voyais nul être que je connaisse. Avant de m'endormir, je pensais intensément à quelqu'un, mais cette personne n'apparaissait jamais dans mes rêves.

Quand je me suis réveillé, l'après-midi était déjà largement avancé. J'ai goûté tout ce que ma famille avait préparé. Toutes ces saveurs m'étaient inconnues, trop fortes. Avec beaucoup de délicatesse, ils essayaient de savoir comment je me sentais. Je n'étais pas en état de faire la conversation et je me contentais de répondre par oui ou par non. C'est bon ? Oui. Tu n'es pas fatigué ? Non. Et ainsi de suite.

J'ai eu une longue conversation téléphonique avec mon frère cadet, parti vivre aux États-Unis ; c'était

surtout lui qui parlait, de sa famille, de ses affaires, et moi, je l'écoutais. De manière abrupte, ma tante m'a interrogé sur mes intentions en matière de mariage, en disant que c'était le souhait de ma regrettée mère, mais heureusement ma sœur l'a interrompue, ce qui m'a permis de ne pas répondre. Quoiqu'il en soit, j'ai passé ce premier jour dans une sorte d'hébétude semblable à celle d'une personne frappée d'asthénie chronique. Lorsque je posais la main sur une poignée de porte pour l'ouvrir, je devais me dédoubler pour me dire à moi-même : « Maintenant, tu vas ouvrir la porte. »

Les trois jours suivants, je suis resté reclus chez ma sœur, entre la chambre de mon neveu et le salon. C'est sans doute ce comportement un peu autiste qui a décidé ma sœur et son mari à me faire subir un examen médical général. À part le premier jour, je n'avais pas pu dormir plus de deux heures. À l'aube, j'étais pris d'angoisse et je stationnais longuement sur le balcon. Quand je me regardais dans la glace de la salle de bains, j'y voyais un homme que je ne connaissais pas. Je suivais mon neveu lorsqu'il allait dans les magasins en bas de l'immeuble ou au bain public, mais tout seul, je n'osais pas.

C'est ainsi que je suis parti pour un hôpital universitaire avec le bagage préparé par ma famille. J'y étais en chambre individuelle avec un lit muni d'un écriteau portant mon nom, deux chaises, un canapé, un téléviseur, un petit réfrigérateur et un cabinet de toilette. J'avais cependant l'impression d'être revenu dans ma cellule. Pour la première fois depuis quelques jours, je me suis retrouvé seul, avec un sentiment de soulagement. J'obéissais sagement aux infirmières lorsqu'elles me disaient de jeûner ou de prendre des

médicaments ou encore qu'on allait me conduire dans un autre bâtiment. Je n'avais pas de maladie, mais ma vue avait beaucoup baissé et surtout le très mauvais état de mes gencives avait provoqué une dégradation des molaires. On me dit que cela était dû au stress et à une alimentation insuffisante. Au service de neurologie, on me dit que je présentais certains symptômes d'une dépression nerveuse causée par la réclusion prolongée. L'insomnie, l'agoraphobie, l'appréhension des contacts humains et le refus de parler pouvaient disparaître au bout de trois ou quatre mois, ou, si c'était plus grave, durer plus d'un an. Je me suis dit que même en admettant que dans quelques années j'allais être un vieillard, il fallait que je maintienne mes facultés. J'ai donc pris des médicaments pour les nerfs deux fois par jour.

Je suis resté huit jours à l'hôpital. Une fois, mon neveu m'a appelé vers midi. Il était près de là, avec sa mère, et il me priait d'essayer de les rejoindre. Sans demander l'autorisation à l'infirmière, je me suis changé et me suis hasardé à l'extérieur de l'immeuble. J'ai marché sans problème jusqu'à une allée d'où on apercevait toujours les bâtiments de l'hôpital. Personne n'avait l'air de me remarquer.

Il y avait plusieurs directions possibles, j'ai opté pour l'allée la plus large. J'étais apparemment sur un campus universitaire ; c'était sans doute la voie principale menant à la sortie. Il m'a semblé que je partais dans le mauvais sens, mais je n'arrivais pas à faire demi-tour. L'allée était envahie par la foule des étudiants qui arrivaient. J'étais comme un poisson qui veut remonter le courant. À force de heurter les passants ou de leur barrer le chemin alors que je cherchais à les éviter, j'ai fini par attirer l'attention de

quelques personnes. J'étais comme ivre. Je voyais au loin le grand portail de l'université et je continuais à marcher lentement en me disant que ça irait mieux une fois que j'y serais parvenu. J'étais pris de vertiges, je transpirais. Tout de suite après le portail, c'était la rue. Les voitures passaient à toute vitesse en déplaçant l'air ; quand c'étaient des bus ou des camions, j'avais l'impression qu'ils allaient m'écraser. Je me suis arrêté près d'un arbre et j'ai fini par m'accroupir. Une nausée m'a fait cracher de la bile. J'ai marché un peu, je me suis reposé, j'ai repris le chemin en comptant les arbres. Quand je suis arrivé dans un quartier plein de restaurants, je n'ai pas eu le courage de chercher le lieu du rendez-vous. Je me suis accroupi près de l'escalier d'une passerelle, en attendant que mon neveu me retrouve.

— Oncle, qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

Il s'est approché et m'a aidé à me relever en me tenant la main.

— Hum... J'ai eu un vertige.

— C'était peut-être encore un peu tôt pour que vous sortiez.

Nous avons rejoint ma sœur qui nous attendait dans un restaurant. Une fois installé dans un coin, je me suis senti mieux.

Après le déjeuner, ma sœur a décidé de m'accompagner jusqu'à l'hôpital en passant par un chemin plus tranquille, sur la colline. Mon neveu marchait loin devant ; il est revenu vers nous, a lancé un regard à sa mère, puis m'a dit :

— Je dois retourner au bureau, oncle. Je vous rendrai visite ce soir.

— Oui, oui, vas-y.

Le chemin était bordé d'arbres en rangs serrés qui

portaient encore des feuilles rabougries. De rares voitures passaient au ralenti. L'air de ce bois était frais. Un couple de pies chantait en volant entre les arbres. Ma sœur a parlé :

— J'ai réfléchi. Je pense que ce serait mieux que tu ailles te reposer à la campagne.

— À la campagne ?

Je ne possédais rien d'autre que ce que je m'étais procuré en prison par le troc.

— Quand tu étais là-bas, tu n'a pas eu de nouvelles du professeur Han ?

D'abord, je n'ai pas compris de qui elle parlait.

— Le professeur Han... C'est qui ?

— Han... Yun... hi. Tu l'as oubliée ?

C'était comme si mon cœur se glaçait tout à coup. Puis, mes bras et mes jambes ont semblé reprendre vie comme si un liquide chaud venu des pieds les irriguait. Ah, je ne l'avais pas oubliée. J'avais peur, c'était tout. Peur d'une mauvaise nouvelle. Où était-elle ? Que faisait-elle ? Cela faisait déjà onze ans qu'on m'avait confisqué sa dernière lettre.

Après mon transfert dans la province du Ch'ung-ch'ông, je n'avais plus eu de nouvelles.

Après un instant d'hésitation, elle a fini par me demander doucement :

— Tu étais... amoureux d'elle ?

Je n'ai pas répondu. J'ai simplement continué à marcher en regardant sur le sol les feuilles d'ormes et de platanes noircies. Sans insister, ma sœur a murmuré comme pour elle-même :

— Elle m'a envoyé des lettres.

— Elle t'a écrit ?

— Ça fait longtemps. Trois ans à peu près...

Nous étions sur la colline d'où on apercevait les

bâtiments de l'hôpital.

— Tu sors demain ?

— Oui, si j'ai les résultats le matin.

— Ton beau-frère viendra te chercher. Vas-y, rentre.

Une fois revenu dans ma chambre, j'ai remis mon pyjama, j'ai pris un calmant et je me suis allongé. J'avais envie de fumer. J'avais envie de fumer deux ou trois cigarettes, avec la porte fermée à clé. Je me suis tourné vers le mur.

Du bus, on pouvait distinguer dans le lointain à l'extrémité de la route escarpée une agglomération avec son clocher, ses bâtiments gris à deux étages à la japonaise, les toits de tuiles de ses maisons coréennes, les ardoises de son *saemaûl*³. L'obscurité gagnait du terrain. La « nouvelle route » n'avait pas été asphaltée. Le vent était tiède bien qu'on fût en plein hiver, sans doute parce qu'on était à l'extrême sud du pays, plus très loin de la mer, et on voyait des bois de bambous verdâtres et des camélias. Quand le bus est arrivé au *ch'abu*, nom qu'on donnait en province à la gare routière, le soir était tombé et les magasins qui bordaient l'axe principal étaient éclairés par des néons ou des lampes à incandescence. J'ai sorti de la poche de mon manteau une lettre froissée que j'ai dépliée pour déchiffrer à la lumière d'une vitrine les caractères griffonnés par Yun. Je me suis ensuite adressé à un homme qui attendait au terminus des cars. Il m'a indiqué la direction. Suivre la rue principale jusqu'au croisement où il y a une pharmacie. Là, tourner à droite. Dans la rue du commissariat de police avec le rectorat en face, prendre la direction du lycée de jeunes filles. À cet endroit, on arrive à la commune de Susông. Il y aura un moulin quelque part. Une fois

arrivé au moulin, j'ai demandé mon chemin en montrant l'adresse. Un peu plus loin, à l'orée d'un champ désert, des enfants du quartier jouaient au jeu du feu du 15 janvier lunaire⁴. Ils remplissaient de brindilles sèches une boîte de conserve trouée, y mettaient le feu, faisaient tourner la boîte et le feu dansait en dessinant un cercle. Une rue bordée d'un muret en pierres. On entendait les voix chaleureuses des familles qui discutaient et riaient en cassant des noix. La lune a soudain éclairé la rue. Suivant les indications que les gens du village m'avaient données, j'ai longé le muret sur la moitié de sa longueur et je me suis arrêté au niveau de deux grands plaqueminiers. Au-delà des troncs d'arbres qui faisaient office de portail, on voyait une cour et une maison à toit de tuiles ; un chien attaché au-dessous du *maru* aboyait.

— Qui est là ?

Une femme est sortie de la cuisine située à l'extrémité droite de la maison dont tous les éléments étaient enfilade à la manière du sud.

— Vous voulez parler du professeur du lycée ? Elle est allée en ville, elle n'est pas encore rentrée.

J'ai pris le numéro de téléphone de la maison.

— Si elle me le demande, vous êtes qui ?

— Je suis son grand frère.

J'ai fait demi-tour. Après m'être calé l'estomac d'un bol de riz et d'une soupe près de là, je suis entré au café Pays natal que j'avais repéré en venant. J'ai commandé un café et puis aussi un *Ssanghwach'a*, plutôt cher, pour la serveuse qui m'avait fait des avances appuyées. Deux heures environ après mon passage, j'ai téléphoné. C'était long car l'appel transitait par un standardiste de la poste. Longtemps après que la personne qui a décroché l'eut appelée, j'ai entendu sa

voix. Calme et grave comme elle l'a toujours été par la suite. Une voix qui évoquait une femme âgée.

— Yun m'a parlé de vous. J'arrive tout de suite.

Elle donnait l'impression d'être ressortie aussitôt après être rentrée sans même avoir eu le temps de se changer. Son trench-coat était ouvert sur un ensemble en tricot marron clair. Quand elle m'a aperçu, assis face à la porte, elle est venue vers moi.

— C'est vous qui avez téléphoné ?

— Oui, c'est bien moi.

— Je m'appelle Han Yunhi.

Après avoir marqué une pause et avalé ma salive, j'ai répliqué :

— Je m'appelle Kim... Chônu⁵.

Elle a esquissé un sourire.

— J'imagine que ce n'est pas votre vrai nom. Nous ferions mieux de partir d'ici.

Sans me demander mon avis, Yunhi s'est dirigée vers la caisse pour payer et est sortie. Quand j'ai dégringolé l'escalier dans ma peur de la perdre de vue, elle était déjà devant la pharmacie. Elle a accéléré le pas. Elle a bifurqué pour accéder à une petite rue et c'est quand elle est arrivée près d'un marché avec des tavernes et des gargotes, qu'elle a jeté un coup d'œil derrière elle pour s'assurer que je la suivais. Elle est entrée dans une taverne. Assise au fond de la salle, elle m'a observé tandis que je la rejoignais. Pour me montrer détendu, je lui ai dit en souriant :

— Vous marchez bien vite pour une femme.

Elle a répondu à voix basse :

— Vous savez ce que c'est que ce café Pays natal ? Il est devant le commissariat de police. La moitié des clients sont des flics. Les employés doivent leur servir d'indicateurs.

— Je ne savais pas.

— Depuis quand êtes-vous en plongée ?

— Depuis l'automne dernier.

— Vous devez être fatigué.

— Ma foi, oui.

— Vous avez dîné ?

— La règle numéro un de la cavale, c'est de ne pas sauter les repas.

— Dans ce cas, on prend juste une bouteille de *soju* et puis on s'en va.

— Où ça ?

— Dormir. Je suppose que vous n'avez pas d'endroit où aller ?

Nous avons bu en silence. Comme amuse-gueules, il y avait des huîtres crues et une soupe. Je me souviens des nombreux défauts de la table en bois que le temps avait teintée. Nous avons marché un long moment jusqu'à la sortie de l'agglomération et alors que nous attendions le bus, elle m'a dit :

— Il y a beaucoup d'hôtels dans le village situé au pied du temple bouddhique. Vous dormirez à l'hôtel Tongbaekjang. Vous y resterez jusqu'à demain après-midi, je viendrai vous chercher. Demain il devrait y avoir pas mal de gens qui viennent passer le week-end. Je vous appellerai quand je serai dans le coin et vous viendrez tout de suite. Au fait, avez-vous de l'argent ?

Elle a sorti des billets de la poche de son trench-coat. Je les ai raflés aussi furtivement que si je les avais escroqués au jeu et je les ai enfouis dans ma poche. Je suis monté dans le dernier bus, qui était vide, et Yunhi est devenue une pâle silhouette dressée dans le clair de lune.